Combats au féminin

Des femmes engagées dans la Grande Guerre

Aux grandes femmes, la Patrie reconnaissante.

En commémoration de la guerre de 14-18, nous avons créé ce journal-anniversaire en hommage aux femmes et à leurs combats.
En tant qu'élèves de première ES au lycée Simone Weil, nous avons tenu à apporter notre regard sur le destin féminin de l'époque.

La condition de la femme alors déplorable, est encore trop peu représentée. A l'arrière, lors de cet épisode meurtrier, les vies ont continué et les mentalités ont changé. La femme aussi. Elle n'est pas à proprement parler « au front » mais elle se bat d'arrache- pieds.

L'époque fut celle d'une amorce de l'évolution des droits des femmes, et pourtant…
Le suffrage universel - bel et bien universel - n'apparut qu'après la seconde Guerre Mondiale, pourquoi ? Pourquoi, aujourd'hui encore, la femme et l'homme ne sont-ils toujours pas sur un pied d'égalité !

Au fur et à mesure de l'écriture de ce journal nous n'avons cessé de nous poser cette question.

Nous allons donc vous parler des différentes femmes actrices de cette guerre, qu'elles soient ouvrières ou écrivaines reconnues, anonymes ou célèbres, françaises, anglaises ou américaines. Voici leurs vies et les parcours de femmes fortes et honorables.

Grâce à nos recherches et pour votre propre soif de connaissance, lisez notre journal et comprenez mieux cet héritage qui a façonné notre société actuelle.

Nous vous remercions femmes de bravoure.

Margot, Coline

Ce journal a été réalisé par Matia Adrey, Moussa Batchi, Paul Bensoussan, Sami Bouabid, Baptiste Brenot, Coline Chapuis, Antoine Co, Aurian Delis, Antoine Dimattia, Alice Dubois, LA©a Elhar, Suzanne Friedrich, Margot Giraud, Boutaina Hen-tari, Clara Kaminka, Rita Khabbaz, Taryll Legemah, Eva Jessica Lissasi, Axel Lumbroso, Laura Maslowski, Christophe Pan, Elsa Sasson, Jules Verniäres, Isaac Vilpont, élèves de 1ère ES au lycée Simone Weil (Paris 3è).

Ils ont été accompagnés dans leur travail par Mme Moatti-Gornet (professeure d'Histoire/géographie) et Mme Waltz (professeure des français) ainsi que par Anne Marenco, intervenante Jeunes Pages pour l'association Postures.

Vous pouvez retrouver *Combats au féminin – Des femmes engagées dans la grande guerre,* sur le site du lycée et sur :
jeunespages.wordpress.com

Catherine, Marie, Pauline

Catherine n'avait que de pauvres connaissances en médecine avant de devenir infirmière. Cependant, elle sait distinguer une maladie d'une autre et a appris au fil du temps, son défunt mari étant médecin - il a succombé, il y a quelques années, à une grippe. Au début, lorsqu'elle n'était qu'assistante et non infirmière, Catherine portait de longues jupes encombrantes, ce qui l'ennuyait beaucoup, surtout lorsqu' elle devait courir. Elle fut soulagée quand elle et ses consœurs furent toutes autorisées à raccourcir leurs jupes. Heureusement, Catherine est encore jeune, de plus, fait rarissime, aucun de ses proches n'est engagé dans ce combat. Elle n'a donc à s'inquiéter que de son travail et pourra se remarier dès la fin de la guerre, bien que cela ne soit pas son souci principal pour le moment.

Marie se lève tous les matins de bonne heure. Son mari, Jean, a été appelé au front quelques mois plus tôt, la laissant seule avec ses deux enfants âgés de 9 et 7 ans. Son travail ne l'enchante pas spécialement, mais c'est la seule façon de subvenir aux besoins de sa famille. Depuis qu'elle travaille à la Gare du Nord, on lui permet de porter des jupes plus courtes (s'arrêtant aux mollets) ou des pantalons, ce qui est beaucoup plus pratique pour travailler, à l'inverse de ses longues robes sans fin.

Pauline vient de se marier avec Pierre, seulement, quelques semaines après leur mariage, ce dernier a dû aller au front. Petit à petit, l'argent commence à manquer et en voyant ses voisines se mettre massivement au travail, elle décide de postuler à son tour pour trouver un travail. Elle obtient, peu de temps après, une place en tant que contrôleuse de tramway. Elle peut désormais porter des pantalons, et des chaussures plus confortables faites de cuir et sans talons.

CANARIS ET MUNITIONNETTES

Sur cette photo on peut voir des « canaris », dans une manufacture d'armement et d'explosifs britannique, le Royal Arsenal à côté de Londres.

« Canaris », c'est ainsi qu'étaient appelées les femmes qui travaillaient à fabriquer les obus dans les usines : elles manipulent des produits toxiques qui rendent la peau et les cheveux jaunes. En France, on appelait ces ouvrières des « munitionnettes ».

Lors de la première guerre mondiale, les femmes deviennent un soutien très important de l'effort de guerre dans l'industrie de l'armement, pour remplacer les hommes partis à la guerre.

Elles sont 450 000 en Grande-Bretagne à fabriquer 300 millions d'obus et 6 milliards de cartouches

Elles sont 450 000 en Grande-Bretagne et fabriquent 300 millions d'obus et 6 milliards de cartouches.

Leurs conditions de travail sont plus difficiles que celles d'autres professions car leur tâche est répétitive et souvent à la chaîne. On les voit ici, debout, protégées de blouses et de coiffes contre les produits chimiques. C'est un travail pénible, à cause du poids des obus qui pèsent le plus souvent 7 kg, et dangereux à cause du risque d'explosion. Le poste de munitionnette est le poste d'ouvrière le mieux payé de l'époque ; toutefois les femmes ont un salaire inférieur de 50% à celui des hommes pour le même travail.

Moussa Batchi

Un pas vers la modernité ?

La 1ère guerre mondiale voit se multiplier le travail des femmes qui remplacent à leurs postes les hommes partis au front… Mais dès le début du 20è siècle, on voit se développer un phénomène : la représentation des « femmes en métiers d'hommes » sur des cartes postales (on verra que ces métiers restent au masculin malgré des déterminants féminins).

Caricaturées, moquées, elles furent souvent le sujet de représentations satiriques. Ainsi l'Avocate dite «émancipée » est la plus critiquée : il est osé de s'approprier un rôle considéré comme masculin ! On la voit ici prétendument en pleine audience, apprêtée (elle porte la toge traditionnelle mais « arrangée » avec de la dentelle et son chapeau est légèrement incliné), son enfant posé devant elle. Elle demande de suspendre l'audience afin de pouvoir faire son « devoir ». Message sexiste : la nature de la femme est de s'occuper de sa famille, ce qui la rend incompétente dans son travail.

En réalité, on ne compte que 18 femmes avocates entre 1900 et 1917. Elles ne constituent donc pas un « danger » pour les hommes… mais cette carte postale prouve qu'ils les craignent.

La Petite Facteur, « mime » quant à elle, un exercice dit « réel » : elle pose avec une coiffure et une tenue impeccables en regardant l'objectif. Infantilisée (petite), elle n'est pas prise au sérieux et sa plastique est mise en valeur, bien plus qu'une représentation « documentaire » de son travail. Elle semble considérée comme une « livreuse de mots doux » plutôt qu'une vraie factrice.

Enfin, il y a les « connues », celles qui ont un nom, ici par exemple, Thérèse Peltier. Elles exercent des métiers scientifiques, d'art ou de lettres. Thérèse Peltier, sculptrice et présentée ici comme «première femme aviateur », incarne tout à la fois la modernité et l'héroïsme. En vérité elle est surtout répertoriée comme ayant été la « première femme passagère d'un avion » et même si elle fut la première à réaliser un vol solo… elle n'aura jamais son brevet de pilote !

Pourquoi n'est-elle pas rabaissée comme ses semblables ? Tout simplement parce qu'à une époque où l'aviation n'est encore considérée que comme un loisir (y compris par les hommes), elle n'est pas vue comme une rivale de la gent masculine dans l'exercice d'un métier.

Clara & Jules

D'après le livre de Juliette Rennes *Femmes en métiers d'hommes* Ed. Bleu Autour

Rencontre avec Mme Curie

Nous recevons ce vendredi une invitée de marque qui n'est autre que Marie Curie, femme extrêmement active durant la Première Guerre mondiale. C'est la toute première femme à avoir reçu le prix Nobel de physique en 1903 pour ses découvertes sur la radioactivité, et la seule lauréate de ce prix à l'avoir obtenu dans deux catégories, puisqu' elle eut, en 1911, le Nobel de chimie.

Aujourd'hui, c'est surtout pour aborder son engagement pendant la guerre que nous l'avons sollicitée.
Nous allons donc parler de ses fameuses « Petites Curie ».

- Marie, vous qui avez imaginé ces voitures dotées des premiers équipements radiologiques, à quoi servaient-elles ?

- Tout d'abord, en ayant vu tous ces hommes partir au front, je me suis sentie plus que concernée. J'ai donc apporté mon aide en équipant les voitures de la Croix Rouge en matériel radiologique. Ce matériel, grâce aux rayons X, permettait de voir l'emplacement exact des blessures et de soigner plus efficacement. Mais surtout, « les petites Curie », mobiles, permirent de soigner les blessés à proximité des tranchées. Cela a pu sauver une grande partie d'entre eux puisque, bien souvent, évacuer les blessés à l'arrière, dans des conditions de transport difficiles, représentait pour eux un grand danger.

- J'ai aussi appris que votre fille, Irène, qui n'était âgée que de 18 ans, vous a rejointe et allait au front pour réaliser des radiologies. N'aviez-vous pas peur ! C'était votre fille tout de même !

- Vous savez, c'était la guerre, c'était son métier, et en tant que patriote, elle a aussi tenu à participer au combat à sa manière. J'avais confiance en elle.

- Quel bilan tirez-vous de cette expérience ? Quels en sont les résultats ?

- A vrai dire, j'en suis particulièrement fière. Le fait d'avoir formé 150 aide-radiologistes à l'Institut du radium, a permis de démocratiser la pratique de la radiologie et vous savez, cela ne peut que me remplir de joie. J'ai aussi conçu 18 voitures radiologiques et j'ai eu la chance d'installer 250 postes fixes dans les hôpitaux. Mais ce qui me réjouit le plus, c'est d'avoir contribué à sauver plus d'un million de blessés grâce à ces interventions.

- Eh bien, Madame Curie, merci d'avoir répondu à nos questions et félicitations pour votre courage et votre dévouement pour le pays.

Interview réalisée par Baptiste Brenot, Aurian Delis, Paul Bensoussan

Schéma d'une "petite Curie" typique. On peut observer le tube émetteur de rayons X sous la table, et le médecin radiologiste observant le patient à travers une lunette spéciale.

Dessin Benjamin Strickler

1916 perds toi

« Comment décrire ?
Quels mots prendre ? »
Le silence remplace ta voix,
C'est le jour, cessons d'attendre
Ton retour, la fin du combat ?
Chéri, tu me manques

« Au moment où je trace ces lignes »
Comme plume, mon cœur aiment saccager,
Au rythme des réguliers coups meurtriers,
Bat trop fort, m'oppresse la poitrine
Chéri, tu me manques

« Seuls bourdonnant les essaims de mouches »
La nuit tombe. Ils rechargent leurs cartouches
Je ferme les yeux, sentant ta peau
L'amertume de tes mains, de tes mots.

« En vain, ce tourbillon de nostalgie »
M'empêche de respirer
Glace mon cœur, ma pensée
Perds-toi à l'encontre de mes envies
Adieu, je ne suis plus que mienne.

La femme ayant partagé ta vie

Lucy femme de René Jacob, mort à la bataille de Verdun.

… Lucy, Betty

To fight or not to live.

My heart stopped beating
My hands start shaking
I took the memory of you home
But I don't smile, my hands are cold

Could you please, give me a sign?
I will stand until hope dies,
For my rights honouring your fight
As a tribute I write these lines

« A woman got to speak aloud »
Even though it is kind of hard,
Our voices matter, our hearts are so strong
Life is only where we have to belong

So for myself, my sisters, my daughters
For a better world to live in
I'll scream "equality" in the streets
With my lipstick on and armed with anger

Your wife truly

Betty, femme d'un médecin généraliste à Brighton, mort pendant la guerre de 14-18 et grand combattant pour l'égalité homme femme.

Edith Wharton

Des salons new-yorkais à l'aide humanitaire

Réfugiés belges - Paris 1914

Tout le monde sait ce que les hommes faisaient durant la 1ère guerre mondiale: ils étaient au front. Mais peu connaissent le vrai rôle héroïque qu'a joué la femme durant ce conflit. L'une d'elles se nommait Edith Wharton, une écrivaine américaine, et nous allons vous dire qui elle est et ce qu'elle a accompli.

Edith Wharton nait Edith Newbold Jones à New York en 1862, elle est la 3e enfant et la première fille de George Frederic Jones et Lucretia Rhinelander Jones. Sa famille appartient à la haute bourgeoisie new-yorkaise, une société connue pour ses mœurs raffinées, son goût du luxe et son snobisme. Edith passe essentiellement son enfance dans un hôtel particulier à New York en tant que "fille unique", ses frères étant pensionnaires. La famille Jones voyage souvent dans le pays et en Europe. Edith ne va pas l'école, elle est éduquée par des gouvernantes et des tuteurs. Elle devient compétente en français, allemand et italien. Elle a une passion pour les livres de son père, et des écrivains tels que Defoe, Shakespeare, Racine, La Fontaine ou encore Hugo et, fascinée par ces auteurs, elle commence à écrire. Elle publie, alors qu'elle n'a que seize ans, une nouvelle intitulée *Fast and Loose,* qui se moque des habitudes de la haute société.

Le 29 avril 1885, elle se marie avec Edward Wharton, un homme issu d'une riche famille de Boston. Le couple mène une vie coûteuse, avec des allers-retours entre l'Europe et les Etats-Unis. Mais au fil du temps, la santé mentale de son mari se dégrade et ils partent s'installer en France en 1907. La relation conjugale du couple se détériore et ils se séparent en 1913.

Quand la 1ère guerre mondiale éclate, Edith Wharton est une auteure reconnue, qui fréquente des écrivains « en vue », comme en Angleterre son grand ami Henry James ou, en France, Paul Bourget, André Gide et Jean Cocteau.

Elle fonde deux organisations pour les réfugiés de guerre et se charge personnellement de 600 enfants belges ayant dû fuir leur orphelinat lors de l'invasion allemande. Elle effectue également plusieurs visites sur le front français, où elle distribue des fournitures médicales et fait des observations à partir desquelles elle écrit des essais de guerre, regroupés sous le titre *La France combattante, de Dunkerque à Belfort.*

Elle fonde deux organisations pour les réfugiés de guerre et se charge personnellement de 600 enfants belges

Le livre paraît en 1915, et influencera les Américains pour soutenir la cause des Alliés. Elle collecte des fonds, et en 1916, elle organise les contributions de ses amis écrivains au *Livre des sans-abri,* une anthologie d'écrits de guerre illustrée par des artistes connus. La même année, elle reçoit la Légion d'honneur française en reconnaissance de son action en faveur des démunis de la guerre. Elle recevra aussi de nombreuses distinctions du gouvernement belge. Elle poursuit ses efforts de bienfaisance après la guerre en fournissant une aide aux patients tuberculeux en France.

Edith a continué à écrire jusqu'à sa mort à Hyères, le 11 Août, 1937, à l'âge de 75 ans. Elle est enterrée dans un cimetière à Versailles.

Alice Dubois, Laura Moslowski, Antoine Co

Photo: Edith Wharton vers 1905

La « First Lady » Edith Wilson sera présente pour la signature du Traité de de Versailles.

La présence de la Première Dame américaine est la représentation d'un engagement sans failles, d'une avancée féministe mais aussi de l'affirmation de la puissance américaine.

Par Axel Lumbroso,- Le 25 Juin 1919

Par un communiqué officiel de la Maison-Blanche paru hier, le bureau du Président Wilson nous informe que la Première Dame, Edith, accompagnera son mari à Paris le 28 juin prochain pour la signature du Traité de Versailles par les représentants des nations belligérantes dans le conflit que l'on surnomme désormais « La Grande Guerre ».

Ce communiqué est une véritable surprise car, pour la première fois, l'épouse d'un président américain se joindra à lui au cours d'un tel voyage d'ordre officiel. Cette participation, vécue comme une réelle avancée féministe outre-Atlantique, sem-blait pourtant évidente pour beaucoup, en raison de l'implication et de l'inves-tissement de la Première Dame au cours des dernières années, insufflant de manière notoire l'effort de guerre au sein de la population américaine.

S'étant notamment portée volontaire aux cantines de la Croix Rouge, elle encouragea la nécessité des rationnements en instaurant des journées « d'effort de guerre », telles que des lundis sans viande, des mercredis sans blé et également des dimanches sans essence.

La trentième Première Dame organisa également de vastes levées de fonds afin de ne pas utiliser exclusivement l'argent du contribuable. Pour éviter d'engager des jardiniers, elle fit paître des moutons sur le gazon de la Maison-Blanche avant de vendre leur laine. Enfin, durant toute la durée du conflit, elle renonça à accueillir les traditionnelles réceptions, galas, et autres diners organisées dans la demeure présidentielle.

Edith Wilson se tiendra le 28 Juin prochain aux côtés de son mari à Versailles mais aussi parmi les reines et autres femmes issues des royautés européennes, donnant de la sorte au statut de Première Dame une position équivalente à celle de ces têtes couronnées, définissant ainsi de manière exceptionnelle le rôle des Etats-Unis dans le contexte international.

Comment Mata Hari fut exécutée

Aujourd'hui, le 5 octobre 1917, a été fusillée Mata Hari à Vincennes. Cette femme a été accusée d'espionnage contre l'Etat français.

Née le 7 Aout 1876 à l'Eeuwarden aux Pays Bas elle est issue d'une famille bourgeoise de commerçants qui fit faillite en 1890. Alors qu'elle n'a que 13 ans, elle perd également sa mère un an plus tard. Elle épouse en 1895 un officier hollandais du nom de Macleod. Elle a avec lui un fils et une fille. Mais quelques années plus tard elle rompt avec MacLeod qui est violent envers elle et son fils meurt après, empoisonné par la maîtresse de son mari. Sans argent, elle se produit en spectacle à Paris, se fait passer pour une danseuse javanaise et se fait entretenir par des hommes haut-placés.

Mata-Hari le jour de son arrestation, le 13 février 1917

Lorsque la guerre débute plus personne ne vient à ses spectacles du fait du départ des hommes au front. En 1915, endettée, elle est approchée par le consul d'Allemagne Carl H. Cramer qui lui propose de rembourser ses emprunts en échange de renseignements stratégiques. Elle a l'avantage de venir d'un pays neutre et d'être polyglotte. Cependant, elle tombe amoureuse d'un capitaine russe blessé à l'œil et demande un laisser-passer pour le rejoindre à Vittel.

Nous sommes en 1916, en échange de son laisser-passer les français lui demandent de devenir agent double. Elle accepte l'offre qui s'accompagne d'un million de francs pour entretenir son amant. Elle est très rapidement percée à jour en Espagne par l'attaché militaire allemand Kalle qui envoie des messages cryptés connus des français afin de la piéger. C'est le 13 février 1917 qu'elle se fait arrêter par les français. Elle n'a, en réalité, donné aucune information aux allemands du fait de son inexpérience mais à cause de la guerre et des nombreux soldats morts au front, la hiérarchie militaire se doit de trouver un "bouc émissaire" et elle est parfaite pour ce rôle-là.

Aurait-on pensé que la condamnation de Mata-Hari, accusée – à tort, d'être l'une des plus grandes espionnes du Monde, permettrait également de remonter le moral des troupes ?

Rooney, O. Campos

Mata-Hari à l'époque de sa splendeur

Les infirmières, des Femmes Providentielles

Il y a maintenant cent ans, durant la première guerre mondiale, les infirmières eurent un rôle crucial, qui est aujourd'hui encore assez négligé dans les résumés de cette sinistre période.

Comme nous le montre cette illustration de 1910, de Pierre Comba, intitulée « Le Brassard », l'Infirmière est, dès avant la guerre, une figure féminine idéalisée.

Sur ce tableau nous pouvons au premier instant, voir une femme venant secourir un soldat, allongé au sol. Elle porte un uniforme d'infirmière, distinctif de par la coiffe et la robe blanches, mais également par le brassard encerclant son bras gauche. Au premier plan, ce brassard porte le symbole de la Croix-Rouge, seul élément de couleur du tableau, donnant à la femme un aspect salvateur. Le travail des infirmières consistait à administrer aux soldats blessés des analgésiques, à les aider dans leur toilette, à seconder les chirurgiens qui les opéraient, mais aussi à soutenir les soldats tout au long de leur processus de guérison.

Accompagnée de ses outils, cette infirmière a une apparence angélique et ce grâce à plusieurs éléments : sa position penchée, lui donnant un regard plongeant sur la victime, son regard exprimant de l'empathie, et la lumière issue du haut gauche du tableau mettant en relief son action « héroïque ».

On peut alors supposer que le brassard donne ce pouvoir, cette bravoure, à l'Infirmière afin de secourir le soldat touché à la poitrine. Par ailleurs, cette image renforce l'idée traditionnelle de la Femme qu'avait la société patriarcale française, dans laquelle la religion et l'idée de hiérarchie selon le genre était quasiment omniprésente.

L'Infirmière sur cette œuvre, représenterait donc la femme pure, symbolisée par la tenue blanche; charitable, marquée par le regard empathique; et hospitalière, symbolisée par le Brassard. Un reflet exact de la pensée traditionaliste. Enfin, cette illustration atténue, adoucie, la violence et l'atrocité de la Grande Guerre par la présence de l'Infirmière qui est comme rassurante.

Le texte situé sous cette image, est un poème intitulé « Le Brassard », écrit par le vicomte de Borelli en 1859. Le vicomte écrivit ces vers suite à la bataille de Solferino, opposant l'armée du Royaume Sarde alliée à celle de Napoléon III contre l'empire d'Autriche. Malgré les cinq décennies qui séparent cette période du tableau de Comba, nous pouvons relever des similitudes quant à la description du personnage de l'Infirmière.

Ces onze alexandrins subliment la Femme au Brassard, la qualifiant même de déesse, incarnation de la Pitié même. Nous pouvons également distinguer plusieurs éléments nous permettant de rejoindre le point de vue traditionnel facilement perceptible dans le tableau de Comba : la pureté symbolisée par le « linge » blanc, et la connotation religieuse de la croix rouge.

Ce poste si peu valorisé mais tellement important durant une guerre atroce entraînant de nombreux troubles au sein de la société française et changeant, pour certains, l'espoir qu'ils avaient mis en l'homme, est idéalisé dans ces deux œuvres. Ceci est une exaltation masculine de la Femme à une époque où celle-ci ne peut s'exprimer aussi librement que les hommes, un hommage rendu à celles qui, au même titre que les soldats français, se sont engagées pour défendre le drapeau tricolore pendant quatre longues années.

Mais cette idéalisation doit être mise en opposition avec l'atrocité et la violence dévastatrice de la Grande Guerre. Ces 68 000 infirmières qui vivaient à proximité des champs de bataille étaient témoins de toutes les horreurs de la guerre des tranchées. Elles eurent la dure mission de se charger des 4 266 000 soldats français blessés, gazés, défigurés par les affrontements.

Isaac S.

SUZANNE NOBEL, UNE FEMME A LA POINTE DE LA CHIRUGIE ESTHETIQUE ET REPARATRICE

Nous nous sommes rendus au domicile de Suzanne Noël, avenue de Villiers, pour un entretien exclusif. Depuis le début de la bataille de Verdun, le 21 février, il y a six jours, cette fin de mois a pris une allure sanguinaire. On voit des parisiens très inquiets pour leurs proches au combat et abandonnés par l'espoir.

Dans le petit appartement très coquet, nous avons découvert une atmosphère chaleureuse et pleine de vie, créant un réel contraste avec les rues parisiennes glaciales et grises. En effet, Suzanne Noël est une femme épa-nouie par son travail mais aussi par ses idées en faveur des femmes. Elle appartient à des groupes qui défendent ses idées et a comme espoir de voir sa fille de sept ans, Jacqueline, bénéficier des mêmes droits que les hommes quand elle sera plus grande.
Pionnière dans le domaine de la chirurgie esthétique, elle revient sur son parcours professionnel, ses motivations et son mode de travail, apportant une touche d'espoir à cet univers meurtrier et meurtri.

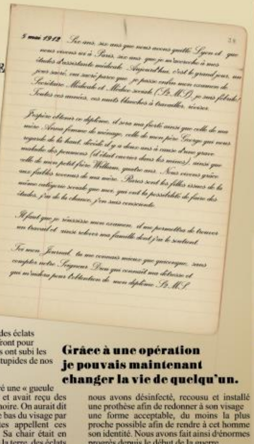
Antoine Dimattia

J'ai fini 4e de mon internat ce qui m'a permis de faire un stage au sein du département de dermatologie de l'hôpital Saint Louis. Les professeurs Brocq et Morestin m'ont appris la chirurgie maxillo-faciale. C'est la chirurgie esthétique destinée au visage. J'ai appris à cacher des cicatrices et j'ai pu faire ma première opération le 15 octobre 1910 sur une laborantine dont le visage avait été ravagé par de l'acide sulfurique.
C'est à la fin de cette opération que j'ai compris la raison qui me poussait à devenir chirurgienne esthétique.
En effet, j'ai vu le visage de cette femme s'illuminer quand elle a constaté qu'il était « reconstruit ».
J'ai compris que grâce à une opération je pouvais maintenant changer la vie de quelqu'un.

C'est grâce à tout cet apprentissage que l'on m'a permis d'exercer la médecine pendant la guerre bien que je n'aie pas soutenu ma thèse et plus particulièrement sur le sujet qui m'intéressait : la chirurgie maxillo-faciale. J'ai exercé mes activités dans le cabinet de Henri, mon mari, depuis qu'il est parti au front mais aussi à l'hôpital militaire de Val-de-Grâce.
En effet, le professeur Morestin a été nommé à la tête du « Ve Blessé » et m'a appelé à ses côtés. J'ai commencé à m'occuper des « gueules cassées », ces soldats défigurés par des éclats d'obus ; ils sont allés au front pour défendre notre patrie mais ont subi les conséquences des choix stupides de nos généraux.

Grâce à une opération je pouvais maintenant changer la vie de quelqu'un.

Aujourd'hui j'ai opéré une « gueule cassée ». Il avait 23 ans et avait reçu des éclats d'obus dans la mâchoire. On aurait dit qu'il s'était fait arracher le bas du visage par un chien. Les assistantes appellent ces mutilés des « baveux ». Sa chair était en lambeaux, j'y ai trouvé de la terre, des éclats d'os et de dents, ainsi que des morceaux d'uniforme. Avec mon équipe, nous avons d'abord retiré toute cette chair pourrie puis nous avons désinfecté, recousu et installé une prothèse afin de redonner à son visage une forme acceptable, du moins la plus proche possible afin de rendre à cet homme son identité. Nous avons fait ainsi d'énormes progrès depuis le début de la guerre.



5 mai 1912 Six ans, six ans que nous avons quitté Lyon et que nous vivons ici à Paris, six ans que je m'acharne à mes études d'assistante médicale. Aujourd'hui, c'est le grand jour, un jour sacré, oui sacré parce que je passe enfin mon examen de Secrétaire Médicale et Médico sociale (S.M.S), je suis fébrile ! Toutes ces années, ces nuits blanches à travailler, réviser.

J'espère obtenir ce diplôme, il sera ma fierté ainsi que celle de ma mère Anna femme de ménage, celle de mon père George qui nous regarde de là haut, décédé il y a deux ans à cause d'une grave maladie des poumons (il était ouvrier dans les mines), ainsi que celle de mon petit frère William, quatre ans. Nous vivons grâce aux faibles revenus de ma mère. Rares sont les filles issues de la même catégorie sociale que moi, qui ont la possibilité de faire des études, j'en ai de la chance, j'en suis consciente.

Il faut que je réussisse mon examen, il me permettra de trouver un travail et ainsi relever ma famille dont j'ai le soutient.

Toi mon Journal, tu me connais mieux que quiconque, sans compter notre Seigneur Dieu qui connaît ma détresse et qui m'aidera pour l'obtention de mon diplôme S.M.S

Extrait du journal intime d'Angélique Buisson, assistante médicale de Suzanne Noël